

EN VENTE

A LYON, chez tous les Libraires.
A PARIS, chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

BUREAU A LYON

Rue de l'Arbresec, 32,
Ouvert tous les jours de 2 à 4 h.

LE RÉVEIL



JOURNAL PARIS-LYON

PRIX DE L'ABONNEMENT

LYON	
Un an	5 »
Six mois	2 60
Trois mois	1 50
Départements	
Un an	7 »
Six mois	5 60
Trois mois	2 »

SOMMAIRE

L'ultramontanisme et son héros (suite)	MONDIÈRE.
L'inquisition	M.
Lettre parisienne	MOREAU DE BAUVIÈRE
L'Académie, à propos de M. Ponsard	VICTOR CHAUVET.
Encore la rosière	JULES FRANTZ.
Les Fourmis (suite)	JULES LEVALLOIS.
Lettre stéphanoise	JEAN PICK.
En l'air, petite chronique	JULES FRANTZ.
Vie d'Armand le Bailly (suite)	ARISTIDE FRÉMIÈRE.
Théâtres de Lyon	ALFRED DEBEAUCY.
Feuilleton : La marquise de Frêne, roman historique	DANIEL OLIS.

L'ULTRAMONTANISME ET SON HÉROS

(SUITE)

Désormais indépendante et libre, la papauté, dont l'ambition n'est point satisfaite, voudra réaliser son projet de domination universelle.

Témoin de la faiblesse des rois du moyen-âge et de la docilité des peuples, du respect qu'inspirait le titre de chef de l'Eglise, de successeur de saint Pierre et de l'enthousiasme que faisait naître la présence d'un pape, Hildebrand n'avait pas même attendu l'affranchissement du Saint-Siège pour se mettre à l'œuvre. Nous le voyons inébranlable dans ses théories, ne reculer devant aucune conséquence, et, pour arriver à ses fins, avoir recours sans scrupule à toutes les impostures.

Il s'empara d'un seul coup et par un décret de la propriété de tous les royaumes.

« Si le saint-siège a reçu de Dieu le pouvoir de juger les choses spirituelles, pourquoi ne jugerait-il pas aussi les choses temporelles?... Quand Dieu dit à saint Pierre : *Passez mes brebis, fit-il une exception pour les rois?* »

Et comme jamais Hildebrand ne s'est contenté d'une simple déclaration de principes, il agit immédiatement comme un propriétaire en maître absolu de sa chose.

« Vous n'ignorez pas, écrit-il aux comtes d'Espagne, que, depuis les temps les plus anciens, le royaume d'Espagne est une propriété de saint Pierre. » Et il a soin d'ajouter : « Ce qui est entré une fois dans la propriété de l'Eglise ne cesse jamais de lui appartenir. » (Lanfrey, *Histoire des Papes*).

Et les comtes sont obligés de reconnaître la suzeraineté du saint-siège et de payer un tribut annuel.

Il tient le même langage avec le roi de Hongrie.

« Votre royaume est une propriété de la sainte Eglise romaine.... Néanmoins nous avons appris que vous avez reçu ce royaume comme un fief du roi Henri (d'Allemagne).... Vous ne pourriez rester roi sans encourir l'indignation pontificale, à moins que vous ne rétractiez votre erreur et ne déclariez tenir votre fief, non de la dignité royale, mais de la dignité apostolique.

Il offre un nouveau royaume au roi de Danemark.

« Il y a près de vous une province très riche occupée par de lâches hérétiques. Nous désirerions qu'un de vos fils vint s'y établir pour en être le prince et s'y faire le défenseur de la religion... »

Et il donne le royaume de Démétrius de Russie au fils de ce souverain :

« Votre fils, visitant les tombeaux des apôtres, est venu à nous et nous a déclaré qu'il voulait recevoir votre royaume de nous, comme un don de saint Pierre, en nous prêtant serment de fidélité; il nous a assuré que vous approuveriez sa demande. Comme elle nous a paru juste, nous lui avons donné votre royaume de la part de saint Pierre. » (Lanfrey, *id.*)

Aux rois dont il n'enlève pas le royaume, il envoie des conseils et des menaces. Il leur assure la protection de Dieu et du pape s'ils sont dévoués au Saint-Siège, et leur promet de les frapper d'anathème, eux et leurs sujets, s'ils n'obéissent pas aux représentants du Christ, et les peuples ne devront plus obéir aux rois excommuniés ou interdits. Le roi de France lui-même fut gratifié d'une lettre de ce genre. Seulement il y a dans l'attitude et le langage les

nuances nécessaires : impérieux jusqu'à l'insolence vis-à-vis des faibles, il sait être modéré et caressant vis-à-vis des forts.

Ce n'est pas tout : les rois tributaires du Saint-Siège relèvent de sa justice. Et nous voyons Hildebrand citer au tribunal du pape plusieurs princes et particulièrement Henri IV, futur empereur d'Allemagne, à ce moment le premier souverain de l'Europe, parce qu'il avait répudié sa femme. Il va plus loin vis-à-vis de Philippe, roi de France; il le juge sans même le citer; il le déclare coupable de tous les crimes, et il prêche ouvertement la révolte dans son royaume en écrivant aux évêques et aux seigneurs : « Il ne mérite pas le nom de roi, ce n'est qu'un tyran qui se vautre dans l'infamie, qui excite ses sujets au crime par son exemple. »

Mais abaisser les rois aux pieds du Saint-Siège, ce n'était point assez, ils devaient encore obéir aux évêques.

Voici en quels termes Hildebrand consacre les droits de l'épiscopat :

« Jésus-Christ vous a donné le pouvoir de lier et de délier. Or, si vous jugez les choses spirituelles, comment ne pas reconnaître votre pouvoir sur les choses temporelles? Et si vous jugez les anges qui dominent de si haut les princes superbes, que ne pouvez-vous pas sur ceux du monde inférieur. Que les rois et tous les princes du siècle apprennent donc jusqu'où va votre puissance. »

Et dans une autre lettre, adressée particulièrement à l'évêque de Metz, nous lisons :

« L'épiscopat est autant au-dessus de la royauté que l'or est au-dessus du plomb. Constantin le savait bien lorsqu'il prenait la dernière place parmi les évêques. »

Et l'application du principe ne se fit pas attendre. Grégoire VII, dans le premier synode qu'il tint à Rome, au commencement de la deuxième année de son pontificat, défendit aux évêques, sous peine d'excommunication, de recevoir d'aucun laïque l'investiture d'aucun bénéfice, et prononça le même anathème contre les laïques qui oseraient le donner.

On sait en quoi consistait l'investiture. A la mort d'un évêque, sa crosse et son anneau étaient apportés au roi, et le successeur était obligé de

venir les recevoir de la main de son souverain. Désormais la crosse et l'anneau devaient être donnés par le pape.

Ainsi se trouvait engagée avec tous les rois du monde catholique cette interminable guerre des investitures.

Dans cette société du moyen-âge, les prélats ne pouvaient posséder de grandes terres sans remplir les devoirs féodaux envers les suzerains. En les affranchissant de ces devoirs, le pape bouleversait la société politique. Mais qu'importait à Grégoire VII, qui voulait fonder une société nouvelle et tout soumettre à la domination de Rome.

C'en était trop. Les rois s'indignèrent... L'empereur assembla un concile. Evêques et barons accoururent à Worms. On y déroula contre Grégoire VII une fulminante liste d'accusation, et il fut déposé à l'unanimité.

Le pape opposa au concile de Worms un autre concile qu'il réunit à Rome, et il répondit à la déposition prononcée contre lui par la proclamation de la déchéance de l'empereur; il délia tous ses sujets du serment de fidélité, et lança l'anathème contre tous les membres du concile de Worms.

Il alla plus loin. C'est dans cette assemblée qu'il promulgua les fameuses sentences appelées : *dictatus papa* (ordonnances du pape), maximes étranges, qui sont demeurées jusqu'à ce jour les principes fondamentaux de l'ultramontanisme :

« Le pontife de Rome est le pontife universel.

« Il peut seul déposer, rétablir et transférer les évêques. Il n'a besoin ni de la participation des souverains, ni de celle des conciles généraux ou provinciaux.

« Lui seul peut faire de nouvelles lois.
« Personne ne peut infirmer ses sentences; elles doivent être acceptées sans examen.

« Lui, au contraire, a mission d'examiner celles de tous les princes et de les réformer ou de les abroger.

« Il doit juger toutes les causes majeures de toutes les églises, mais il ne doit être jugé par personne.

Feuilleton du RÉVEIL.

LA MARQUISE DE FRÈNE

ROMAN HISTORIQUE

(SUITE)

XX.

L'HYPOCRISIE DE L'AMOUR.

Quelques jours avant les événements que nous venons de rapporter, Ben-Assim, le fusil sur l'épaule et la tristesse dans l'âme, explorait un bois-taillis situé dans la partie sud de l'île; il songeait à sa déconvenue de la veille qui lui faisait craindre pour le prestige qu'il exerçait de longue date sur l'esprit de Gendron.

— Par Allah! murmurait-il, c'est vexant d'être ainsi battu par un muscadin pas plus haut que ça.

Et il montrait sa longue botte de cuir brut.

— Pourvu que, par cette victoire, il ne me ravisse pas la confiance du capitaine.

Ce disant, le pirate s'assit tout pensif sur un tronc d'arbre, croisa ses jambes, posa son arme et se mit à contempler la mer. Il était là depuis quelques minutes à peine, lorsqu'un murmure confus parvint à son oreille; c'était comme la mélodie traînante et ennuyeuse de moines chantant matines. Surpris, il écouta plus attentivement; le bruit continua pendant un instant, puis cessa pour recommencer bientôt et cesser

encore; il n'y avait plus à en douter, c'était le murmure de plusieurs voix réunies répondant à l'unisson à une question faite par un seul. Profondément intrigué, Ben-Assim voulut se rendre compte par lui-même, et après s'être assuré de l'endroit d'où partait le bruit, il se dirigea lentement de ce côté.

Il avait à peine fait quelques pas, que les voix devinrent plus distinctes, et il entendit aussicelle, grave et quelque peu enrouée, qui s'élevait seule pour interroger le autres. Il s'arrêta et attendit.

Les bords de l'île, avons-nous dit, étaient très escarpés; quelques rochers s'élevaient même à des hauteurs inouïes. L'un des pics les plus élevés se trouvait justement en face de l'endroit où Ben-Assim était en ce moment arrêté. Par un étrange caprice de la nature, ce rocher qu'aucun pied humain n'aurait pu gravir, était beaucoup plus large au sommet qu'à la base, et formait ainsi comme une grotte naturelle où l'on était à l'abri des diverses intempéries; la mousse et les lichens sauvages qui en garnissaient les anfractuosités y répandaient une fraîcheur des plus agréables.

Sachant, à n'en plus douter, que les voix parlaient de cette grotte, notre chasseur écarta doucement les feuilles des arbres et les broussailles qui lui en masquaient la vue. Quel ne fut pas son étonnement en apercevant Gendron à genoux, la tête découverte, les mains jointes, récitant des litanies en compagnie de Margot, d'Hortense et des quatre Hollandais, tandis que le prêtre, debout au milieu d'eux, faisait la demande à chaque nouvelle invocation. La prière finie, les assistants se relevèrent; Gendron remit son turban, et s'assit près de la marquise dans l'intention évidente d'écouter attentivement un ser-

mon préparé avec soin pour être débité devant lui par son ci-devant esclave ecclésiastique.

Satisfait sans doute de ce qu'il avait vu et entendu et n'en voulant pas connaître davantage, Ben-Assim reprit le chemin du camp, non sans s'être auparavant orienté pour s'assurer que ce n'était pas dans la direction de la Mecque que le capitaine avait incliné sa tête. Il abattit, chemin faisant, deux ou trois oiseaux, et ce fut en sifflant joyeusement l'air d'une chanson arabe qu'il entra dans sa hutte.

— Allons, dit-il en replaçant son fusil, je conserverai sa confiance.

A vrai dire, il ne l'avait jamais perdue. Voici ce qui était arrivé. Pensant parvenir ainsi à vaincre plus vite les résistances de son Hortense bien-aimée, Gendron avait imaginé de donner suite au projet dont elle lui avait fait promettre la réalisation; à savoir, un retour sincère au christianisme. En conséquence, il avait consenti à assister aux réunions quotidiennes de ses esclaves catholiques, sous la présidence du prêtre portugais, à condition qu'elles n'auraient plus lieu chez la marquise, mais dans un endroit écarté, afin que les hommes de son équipage ne pussent rien soupçonner de sa résolution. On a vu comment la précaution était devenue inutile. En attendant, s'il ne réussissait pas complètement au gré de ses desirs, il récoltait du moins ça et là quelques beaux et bons baisers. D'ailleurs l'amour de la marquise valait bien un sermon.

A partir de ce jour, Ben-Assim veilla....

XXI.

UNE NUIT DE NOCES.

Au milieu du repas de nocce de M. et M^{me} Van-

Muersch, diner dont l'adresse d'Inglebert et de Ben-Assim avait fait les principaux frais, un des matelots du corsaire était venu lui parler bas, et Gendron était un instant sorti avec lui. Cet incident sans importance n'avait pas été remarqué, et le repas s'était continué le plus joyeusement du monde jusqu'au moment où, le jour baissant, la marquise avait conduit sa protégée dans la chambre nuptiale pour procéder à sa toilette et lui adresser les recommandations d'usage.

Il existe, il faut bien le reconnaître, de nombreuses analogies entre la position de la femme qui se marie et celle du condamné à mort. Tous deux disent brutalement adieu à toutes leurs illusions, tous deux revêtent un voile de même nature, tous deux ont à subir les exhortations et la toilette fatales. Ici le patient, là l'impatient, désireux l'un et l'autre de voir déguerpir au plus vite le bourreau, le confesseur ou la belle-mère, trois sortes de gens qui ont entre eux — dit-on — plus d'un trait de ressemblance.

Hortense resta pendant une grande demi-heure enfermée avec sa camériste; l'opération de la toilette était d'autant plus longue, qu'elle était manchotte et que les fumées du vin de champagne, pris à bord du Neptune et répandu à profusion pendant ce diner mémorable, avaient légèrement surexcité les nerfs de la belle marquise. Si nous rapportons ici ce détail qui peut ne pas être tout entier à la gloire de notre héroïne, c'est que nous voulons rester fidèle à notre rôle d'historien et relater scrupuleusement tous les faits de nature à édifier le lecteur sur le caractère de chacun des principaux personnages de cette histoire.

La conversation des deux dames se ressentait de cette absorption immodérée de liquides, et

« A lui seul appartiennent tous les insignes et tous les attributs de la dignité impériale.

« Tous les princes doivent le saluer en lui baisant les pieds.

A lui le droit d'ôter ou de donner les empires, les royautes, les principautés et les biens de tous les hommes, de délier les sujets du serment de fidélité envers les princes injustes.

« L'Eglise romaine ne s'est jamais trompée et ne tombera jamais dans l'erreur. »

Vraiment c'était sublime à force d'être audacieux ! La doctrine des fausses décrétales et de la fausse donation de Constantin se trouvait singulièrement embellie ; elle était portée aux dernières limites de l'absolu.

Ces prétentions gigantesques parurent un moment couronnées d'un plein succès.

L'empereur comptait de nombreux ennemis parmi les barons allemands. Ils ébranlèrent tous ceux qui s'étaient prononcés en sa faveur. Vivement effrayés, les évêques qui avaient participé aux actes de l'assemblée de Worms, implorèrent le pardon du pape. Une coalition encouragée par le Saint-Siège s'organisa contre l'empereur. On lui signifia qu'on lui accordait un an pour se faire absoudre, sinon qu'il serait déposé.

Henri s'effraya. Il vit que la couronne allait tomber de son front s'il n'obtenait la révoation de l'anathème, et, immolant la passion à la politique, il vint se jeter aux genoux de son vainqueur et solliciter l'absolution.

Le pape, poursuivant son triomphe, s'efforça de rendre l'humiliation plus dure et plus éclatante.

Grégoire s'était retiré dans son château de Canosse, forteresse imprenable, située sur un rocher dans les environs de Reggio.

« C'est dans cette citadelle que va se passer la scène la plus affligeante, la plus honteuse que l'histoire ait eu à raconter, » dit M. Viennet.

Jamais la barbarie ne s'était montrée plus implacable ; jamais l'orgueil n'avait trouvé plus de plaisir à avilir la dignité royale et humaine.

Avant d'être admis à l'honneur d'obtenir une audience du pape, Henri est obligé d'envoyer sa couronne et les insignes de sa royauté, de désavouer son concile de Worms et de se déclarer indigne de l'Empire.

« Il arrive à la première enceinte de la forteresse, escorté de quelques seigneurs lombards qui rougissent de sa lâcheté. — « Qu'il laisse son escorte et qu'il entre seul, dit le pape ; » — et il entre comme le pape l'ordonne. A la seconde muraille, on exige qu'il jette ses habits royaux ; et il s'en dépouille, et il revêt une simple tunique de laine, et le voilà pieds nus, au mois de janvier, grelottant de froid, à jeun, comme un mendiant. Entrera-t-il enfin ? Non, il passera trois jours dans cette ignoble attitude. Le pape résiste aux prières de tout ce qui l'entoure. On ne conçoit ni la dureté de l'un ni la patience de l'autre. » (Viennet).

Ce ne fut que le quatrième jour que le roi fut admis à baiser les pieds du pape, que l'excom-

munication fut levée, et qu'il fut renvoyé dégradé à ses sujets indignés.

« Que font à Hildebrand, dit l'auteur que nous ayons déjà cité, les paroles et l'exemple du Dieu dont il se dit le vicaire ? La soumission des Allemands lui a fait connaître sa puissance, et il en abusera pour effrayer les autres rois du monde que cet insolent parvenu trouve trop superbes. Il connaît même assez son siècle pour ne pas craindre de décourager le repentir. Qu'on en fasse honneur à sa politique, si l'on veut. Mais l'humanité, la charité, toutes les vertus apostoliques, il les ignore. Il se montre dans cette scène l'égal des Tibère et des Calligula ; et ce n'est point dans l'intérêt de la religion. Il ment s'il le dit, ses historiens mentiront en le redisant. C'est dans l'intérêt seul d'une ambition humaine, recouverte d'un vernis religieux. » Ce sont des atrocités que « le jésuite Maimbourg ne craint pas lui-même de blâmer. »

Après ce barbare succès, Hildebrand se crut tout permis : ses prélats allèrent signifier sa volonté aux quatre coins du monde. Il avait recueilli, disait-il, l'héritage de l'ancienne Rome. Toutes les nations de l'Europe lui appartenaient, et il s'efforçait de se le persuader.

Mais la réalité ne devait pas tarder à souffler sur cette illusion.

La faiblesse et l'humiliation d'Henri avaient indigné son peuple. Le dédain qu'il rencontra l'exaspéra jusqu'à la rage. Il se retourna pour se précipiter sur le pape comme un loup furieux.

Et alors commence pour Grégoire VII la période de la décadence. Les anathèmes et toutes les foudres religieuses sont désormais des armes émoussées, et les soldats qu'il appelle à son secours, malgré la protection des apôtres qu'on leur promet, ne se laissent pas moins battre par les troupes royales. La guerre dure ainsi pendant plusieurs années, et il est à remarquer que Grégoire VII ne craint pas d'appeler à son secours une race de bandits sans foi ni loi, les Normands, sous la conduite de Robert Guiscard. En entrant dans Rome, ils mirent le feu à la ville, et en un clin d'œil toute la cité devint la proie des flammes. Grégoire délivré suivit les incendiaires en Normandie et trouva le moyen de satisfaire sa vengeance aveugle par de nouvelles excommunications. Il mourut peu de temps après.

(La suite au prochain numéro).

MONDIÈRE.

L'église catholique romaine emploie bien son temps ! Elle vient de faire une nouvelle fournée de saints. — Il y avait tant de bienheureux qui réclamaient de l'avancement... dans l'armée du paradis !

Mais dans le nombre des élus, il en est un qui mérite une mention spéciale. A ceux qui auraient conservé quelques illusions sur l'esprit qui règne à Rome, la manifestation qui vient de se pro-

duire achèvera d'ouvrir les yeux, s'ils veulent se donner la peine de voir et de comprendre.

Pierre d'Arbuès, premier inquisiteur d'Aragon, collaborateur de Torquemada, vient d'être canonisé.

Et MM. les écrivains catholiques ne dissimulent pas que c'est l'inquisition qu'on a voulu glorifier ; que la cour de Rome lui a donné une nouvelle consécration officielle. L'église, ont-ils dit, ne répudie rien de son passé.

Ainsi les idées barbares du moyen-âge sont encore celles de l'Eglise en 1867 ! L'inquisition sera toujours pour elle une institution sainte, et la conclusion est facile à tirer. Qu'on la laisse faire comme elle ne cesse de le réclamer, et inspirée par les saints qu'elle canonise et qu'elle prend pour modèles, avec quelque empressement elle fera renaître les beaux jours de ses effrayantes tortures. Voyez plutôt... parce qu'elle avait obtenu une satisfaction inattendue à l'occasion des bibliothèques populaires, comme on s'est hâté de demander qu'on punit ceux qui osaient écrire contre les dogmes essentiels du catholicisme !

Il est vrai que les journaux religieux, prévoyant l'indignation du sentiment public, se sont efforcés, comme toujours, d'escamoter l'histoire à l'aide d'atténuations habiles et d'affirmations hardies. L'inquisition, disent-ils, a été calomniée. L'auto-da-fé le plus souvent ne se passait qu'à brûler le cierge que le pénitent tenait à la main. Les punitions consistaient généralement en une petite pénitence, une récitation de psaumes... On ne brûlait et on n'étranglait que très exceptionnellement. Bref, c'était un modèle de douceur que l'inquisition, et elle a fait le bonheur de l'Espagne pendant plusieurs siècles.

D'ailleurs, ajoutez-t-on, si l'homme a le droit de penser ce qu'il veut, il ne peut pas avoir la liberté de manifester toutes ses pensées. « La liberté de répandre ses erreurs au dehors, la liberté de corrompre l'esprit et le cœur de ses concitoyens... est-ce une liberté ou une licence ?

Et l'inquisition, on le dit, se trouve ainsi justifiée.

Il faut bien compter sur l'ignorance de ses lecteurs ou sur leur crédulité, pour avoir l'impudence de pareilles affirmations historiques et le courage de semblables raisonnements !

Quoi ! vous jetez au monde civilisé un nouveau défi ! — Vous appelez saintes les plus horribles de toutes les cruautés, celles de l'église, vous faites l'éloge de la justice la plus barbare, de la juridiction la plus odieuse. Et vous faites appel à l'histoire ! Soyez tranquille, c'est avec l'histoire que nous vous répondrons. Et puisqu'il vous a plu de remettre cette question à l'ordre du jour, nous vous rappellerons que l'inquisition hélas ! n'a pas pu être calomniée. Pauvre héroïque Espagne ! qu'elle a ruinée et dépravée, c'est toi surtout qui nous apprendras quel genre de prospérité elle t'a procuré : l'extermination juridique de cinq millions de citoyens proscrits ou livrés aux flammes.

les conseils que, fidèle à sa dignité d'emprunt, Hortense prodiguait à la nouvelle épouse, avaient une teinte rabelaisienne que Piron, dans ses meilleurs jours, n'eût certes pas désavouée.

— Ainsi, c'est entendu, dit-elle avant de partir, en embrassant Margot sur le front, tu ne t'effaroucheras pas si le baiser de ton Joseph est moins chaste que le mien. Surtout, ne va pas résister comme une sotte ; il n'y a, crois-moi, que le premier pas qui coûte, et encore si peu, si peu que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

— Soyez tranquille, madame, je suivrai vos avis.

Madame De Frêne l'embrassa de nouveau et sortit. Les dispositions d'esprit dans lesquelles se trouvait en ce moment la belle chrétienne propagandiste étaient telles, que si Gendron eût saisi l'occasion pour accomplir son projet, il n'eût sans doute pas éprouvé la moindre résistance. Mais Gendron avait pour le quart d'heure de plus importantes occupations, non qu'il oubliât son amour (il faisait, au même moment, établir une tranchée devant l'habitation de la marquise), mais il devait, avant tout, songer à sa sûreté personnelle et à la conservation de son équipage, de ses navires et de son butin.

Quelques minutes à peine après le départ de madame De Frêne, Van-Muersch, honteux et tout interdit, s'était glissé à pas de loup dans la chambre de sa fiancée. Pendant quelques secondes qui lui avaient paru des heures, il avait hésité, et le cœur lui battait bien fort au moment de tourner le bouton de la porte. Enfin il s'était risqué ; mais, une fois entré dans la place, il n'était guère plus avancé pour cela. Le pauvre garçon tremblait de tous ses membres, et sa

langue, très déliée d'ordinaire, ne pouvait plus articuler un son ; il se laissa choir, bien plutôt qu'il ne s'assit, sur le premier siège qu'il rencontra. C'était-ce la peur, le manque d'audace ou le regret du fait accompli qui le faisait défaillir ainsi ? Non. Van-Muersch aimait sa femme telle qu'elle était ; il croyait comme vous et moi aux félicités relatives de la couche nuptiale, et, confiant par nature, il ne songeait même pas à redouter les déceptions désagréables dont parle Béranger dans une chanson demeurée célèbre.

Ce qui le faisait trembler, c'était cette terreur vague qu'inspire à l'homme le plus brave l'approche de l'inconnu, et la crainte seule de paraître maladroit ou ridicule à la femme qu'il avait choisie rendait son front soucieux. Qui songerait à lui en faire un crime ? Le plus hardi des Lovelace éprouve toujours de l'embarras à chaque nouvelle tentative de ce genre.

Margot avait bien vu s'ouvrir la porte ; elle avait entendu le bruit des pas de son mari et ne comprenait pas le peu d'empressement qu'il mettait à venir la caresser. Après quelques minutes d'attente, une colère sourde la prit et elle commença à ronger son poing unique, mais sans bruit ; elle faisait semblant de dormir. Enfin, n'y tenant plus, elle se prit à soupirer longuement. Joseph ne parut pas entendre.

Après plusieurs soupirs infructueux, Margot, impatientée, imagina de ronfler avec une forte telle, que les planches de la cloison tremblaient comme des feuilles d'arbre agitées par un vent violent. Loin de s'effrayer d'un pareil vacarme, Van-Muersch commença à se rassurer, et, se levant non sans peine de l'escabeau sur lequel il était, il s'avança doucement jusqu'au lit de sa femme.

Après l'avoir longtemps contemplée en silence et avec admiration, il prit son grand courage, — qu'on me pardonne cette expression, — et s'inclina sur ses lèvres pour les baiser. Quel ne fut pas son effroi en voyant Margot, dont les ronflements avaient cessé tout-à-coup, se dresser sur son séant, le repousser avec violence, et lui crier tout en colère :

— Partez, je vous déteste.

Le pauvre garçon demeura abasourdi, pétrifié ; il ne pouvait croire encore, après les protestations d'amour que Margot lui avait prodiguées, à une réception de ce genre.

— Mais, ma chère amie, murmura-t-il...

— Allez, je ne veux plus vous voir, c'est horrible ce que vous avez fait là.

— Mais qu'ai-je donc fait ? réponds-moi, je t'en supplie, j'ignore absolument ce que tu veux dire.

— Une pareille conduite est indigne d'un mari qui prétend aimer sa femme.

— Mais enfin, explique-moi...

— Ah ! ce n'est pas Laforet qui eût agi ainsi. Pauvre Laforet, celui pour qui je t'ai trahi ne te vaut pas !

Et repoussant une seconde fois Joseph qui s'était rapproché, elle lui tourna le dos.

Joseph, de plus en plus ahuri, s'appuya sur le traversin où il se mit bientôt à sangloter. Alors la réaction se produisit ; Margot, honteuse de sa conduite, se tourna insensiblement de son côté, et, à un moment où les sanglots de Van-Muersch redoublaient :

— Vous pleurez, dit-elle.

— J'en ai le droit.

— Et pourquoi ?

LETTE PARISIENNE

(No 40.)

Mon cher Charles,
Un des goûts les plus répandus de notre temps est assurément celui des vieilleries de tous les genres, des bibelots de tous les temps, du bric-à-brac en fin. Il n'y a pas très longtemps que cette mode a commencé ; mais je doute qu'elle se perde de si tôt ; car une mode est toujours un peu une folie à un certain degré, à une certaine puissance, et lorsque l'esprit humain en découvre une nouvelle, elle a pour coutume de devenir endémique.

Chacun s'en mêle : amateurs et collectionneurs, artistes et épiciers, chercheurs et acheteurs se jettent pêle-mêle sur une pendule de boule, un vieux soulier ou une faïence craquelée.

Il y a la science du bric-à-brac, l'art du bric-à-brac, la poésie du bric-à-brac ; il y en a aussi la manie, la mode, la rage, le vice.... Chacun le conçoit à sa manière et le pratique avec son goût ou son caprice.

Il ne faut pas être ignorant, sais-tu, pour discerner les antiques des imitations ; dire à quelle époque exacte remonte une sculpture, un émail ou un pot à moutarde ; reconnaître un bronze de Florence première vue, ou assurer que Dagobert s'est assis dans ce fauteuil-ci et non dans cet autre. Le véritable amateur fait cela, et bien d'autres choses encore. Il n'a pas seulement la science du bric-à-brac, il en a l'art et la poésie : ce n'est pas seulement l'objet ancien qu'il recherche ; mais il faut aussi que cet objet soit joli ou historique à quelque point de vue. Il préfère les patientes recherches dans les boutiques borgnes des faubourgs aux faciles succès d'un choix fait parmi les brillants étalages. Il est si heureux lorsqu'il a déniché, pour quelques sous, un objet précieux enfoui dans un tas de ferrailles et caché sous l'oxyde ou la poussière !... Avec quelle dissimulation il le marchandise ! avec quelle joie il l'emporte ! avec quel amour il le nettoie, le raccommode, le rafistole et lui rend son apparence véritable ! J'en connais qui, à cet effet, sont tout à la fois peintres, sculpteurs, ciseleurs, graveurs, ébénistes.... Mais quelle science il faut pour ne pas risquer un trait, un coup de burin ou de ciseau qui ne soit exactement d'époque !

Quand il a enfin réussi, il croit presque avoir créé cet objet qui sera désormais pour lui un ami avec qui il causera souvent. Oui, il causera ; car je t'ai dit que notre amateur était artiste et poète, et si l'art est l'amour du beau — ou du joli — la poésie est, si je ne me trompe, l'intelligence et l'amour de ces mille voix muettes qui s'échappent de partout, de tout, pour ceux qui savent les écouter, et qui racontent si bien ce que le langage est inhabile à exprimer.

Comme il s'entend saluer en entrant dans son cabinet, l'amateur-poète, par tous ces riens dont ses soins ont fait quelque chose, par tous ces souvenirs perdus qu'il a reconstitués, qu'il a fait revivre ! A chacun il donne un regard, et il n'est pas jusqu'au rayon de soleil passant à travers un vitrail, qui ne semble frapper tout exprès un cristal ou un bijou, afin de faire sa cour en donnant tout l'éclat possible au favori du maître.

L'amateur-artiste, chaque fois que ses yeux se portent sur un objet, voit défilé devant son esprit — comme une féerie, — l'époque à laquelle cet objet a appartenu. Les Césars avec leurs grandeurs et leurs hontes côte-à-côte avec le bénédictin copiste au travail immense de patience et d'obscurité ; cette corne où le Vercingétorix a peut-être bu.... Dix-huit siècles après, l'oreiller souillé du Parc-aux-Cerfs Jean-Jacques qui va tuer Louis XVI pour continuer Louis XI, et Phryné, une courtisane faite statue pour ses juges, un marbre fait chair pour cent autres. Les grandeurs et les décadences, les débauches et les cliquetis, les femmes et les épées nues.... Lao-Tseu, Rabelais....

L'histoire !

— Parce que vous m'avez trompé, parce que vous êtes une femme sans cœur qui m'avez épousé sans m'aimer. Vous vous êtes jouée de moi qui vous aime à la folie, et maintenant que tout ce que je possède vous appartient comme moi, vous me repoussez. Vous avez raison, j'en suis sûr et je pars. Adieu, Margot, adieu.

Et il fit mine de s'éloigner.

— Joseph, dit-elle.

— Adieu.

— Joseph, mon ami, reviens, je t'aime.

— Mais alors pourquoi ?....

— Je te le dirai plus tard, mais viens là, près de moi, plus près encore, car je t'aime, j'en suis sûr !

— Moi, je t'ado....

Le mot se termina par un baiser.

En ce moment on frappa à la porte.

De l'intérieur de la chambre nul ne répondit.

On frappa plus fort.

— Ouvrez, dit une voix, ordre du capitaine.

Il fallut bien se décider et ouvrir à Inglebert — car c'était lui, — qui, par l'ordre de Gendron, venait chercher Van-Muersch pour le placer en embuscade, à plat-ventre, sur le rocher dont nous avons parlé dans l'un de nos précédents chapitres.

Il y avait péril en la demeure, et le corsaire avait besoin de la présence de son protégé.

Margot, redevenue de fort méchante humeur, maudit Gendron de toutes ses forces ; elle ne ferma pas les yeux de la nuit.

Daniel OLIS.

(La suite au prochain numéro.)

Moins artiste, mais souvent plus persévérant est le collectionneur. Il se renferme dans une spécialité : avoir le plus grand nombre possible d'objets de même nature, différents quoique semblables, voilà son rêve, sa marotte, sa vie, et il y consacre son temps, son esprit, ses recherches, souvent toute son intelligence et sa fortune jusqu'au dernier sou. A la recherche d'une tabatière de corne ou d'un bouton de guêtre, il passera indifférent à côté de cent merveilles sans même les apercevoir. Il lui manque toujours une tabatière, il lui manque toujours un bouton. Beau ou laid, propre ou sale, commun ou précieux, peu importe : il prend tout, pourvu que ce soit un bouton ou une tabatière.

Tout est matière à collection, et le propre d'une collection est de n'être jamais complète.

On devient amateur, on naît collectionneur ; j'ai connu un enfant qui, dès l'âge de cinq ou six ans, réunissait de vastes collections. Il en a fait d'abord avec les cailloux des Taileries ; puis avec des billes en verre ; puis avec des soldats de plomb ; puis avec des images de Metz ou d'Épinal. Il a été un des premiers à recueillir des timbres-poste étrangers, et maintenant que le voilà jeune homme, il donnerait sa maîtresse à laquelle il tient beaucoup, ou sa moustache à laquelle il tient encore plus, pour une bouteille qui lui manque. Il en a de rondes, de carrées, de blanches, de bleues, de cassées... Il en a onze ou douze mille. — Et il lui en manque cinquante fois autant.

Pour moi, je me contente de la collection des collectionneurs, ce qui n'est pas le moins intéressant, et je voudrais pouvoir te parler de chacun d'eux en particulier ; mais le Réveil me trouverait trop bavard, quelque indulgence qu'il ait pour ma prose.

Il y a autant de types divers qu'il y a de collections : jamais on ne confondra l'habit crasseux, quoique soigneusement brossé du bibliophile, avec la redingote ample et la cravate régulière de l'avoué amateur de tableaux, et à cent pas je reconnaîtrais un collectionneur de craquelés. Oh ! les craquelés... Voilà un sens qui me manque ! Un accident de four produit quelque chose de très laid et qu'on vend très cher... Mais il y a toujours des épiciers pour acheter des choses laides et d'un haut prix. — J'entends par épicier, non le marchand de denrées coloniales, mais l'individu à naturel prudhomme que l'usage désigne par ce vocable.

Tel épicier donc qui désire d'autant plus avoir l'air artiste ou connaisseur, qu'il l'est moins, commence toujours par acheter des craquelés. Il affiche de grandes prétentions au brie-à-brac, et un enthousiasme désordonné pour cette branche. Au fond, il regrette amèrement les beaux écus que lui coûtent ses affreux vases, mais il s'en console en disant très haut le prix que chacun lui a coûté.

Voilà le principal trait auquel tu reconnaîtras l'épicier entre les amateurs et les collectionneurs artistes. Ceux-ci font des trouvailles, celui-là achète.

Après cette dernière remarque, qui résume ce que je voulais te dire, je puis tirer la ficelle.

Au revoir, mon cher Charles ; sois amateur si tu peux, collectionneur si tu veux ; mais pour Dieu, ne sois pas épicier !

A toi,

E. MORRAU DE BAUVIÈRE.

L'ACADÉMIE

A PROPOS DE M. PONSARD.

Lorsque les derniers échos du bruit qui s'est fait autour de la tombe du regretté Ponsard furent éteints, lorsque la dernière pelletée de terre fut jetée sur cette fosse prématurément ouverte, ceux d'entre nous qui ont encore quelques illusions se tournèrent naturellement du côté de l'Académie, se demandant à quel homme de talent ou de génie, le fauteuil du poète allait échoir. Déjà quelques noms avaient été prononcés. On parlait tout bas de Michelet, de Littré, de Renan, de Taine. Ceux qui se passionnent pour les chefs-d'œuvre du théâtre et qui voient avec plaisir une œuvre saine et forte, auraient volontiers voté pour Sardou ou Dumas fils, pensant avec raison que le fauteuil vacant étant celui d'un auteur dramatique, il devait nécessairement revenir de droit à un auteur dramatique, s'il est vrai qu'il faille rendre à César ce qui est à César. Mais il n'en sera point ainsi, malheureusement, du moins tout porte à le croire. M. Guizot, qui nous semble abuser singulièrement de son influence dans les élections académiques, et qui, à raison de son grand âge et de sa position passée, prend volontiers au sérieux son rôle de Nestor de l'illustre compagnie, Monseigneur Dupanloup, M. Villemain et MM. de Broglie, en ont décidé autrement. En conséquence, comme il s'agissait d'élire un homme de talent, connu par ses vers ou sa prose, ces messieurs n'ont rien trouvé de mieux que d'appeler à eux deux soldats de mérite, je le crois, mais qui n'ont pas, que je sache, de grandes qualités littéraires. Enfin le fauteuil de Ponsard sera disputé par les généraux Changarnier et Trochu ! En vérité c'est là un spectacle attristant. Que le général Changarnier soit brave sur un champ de bataille, je ne le discute pas ; que le général Trochu soit un foudre de

guerre comme Annibal, je l'admets ; mais il ne suffit pas d'avoir rédigé quelques ordres du jour ou fait un livre sur une question d'art militaire pour travailler avec profit pour les autres au dictionnaire de la langue française.

C'est par de semblables choix que l'Académie donne raison aux criaileries des folliculaires impuissants et des écrivains de courte haleine.

L'Académie n'a jamais été aussi riche en talents qu'aujourd'hui, je le sais, et j'en conviens, dit-on croire à une flatterie ; mais ce que je lui reproche, c'est de ne pas avoir assez le respect de ses morts. Je ne fais pas de personnalité et je ne veux point d'équivoque ; mais pensez-vous que Ponsard, dont le talent a été trop exagéré par les uns et trop contesté par les autres, sera classé d'une manière définitive par M. le général Changarnier ou M. le général Trochu, et que ces hommes compétents pour une question de stratégie, le seront aussi pour apprécier comme il convient et d'une manière suffisante ainsi que l'on est en droit de l'attendre du successeur de Ponsard, la fameuse querelle des romantiques et des classiques ? Vous ne le pensez pas, et ce sera pourtant là, tous ménagements gardés, il est vrai, la seule chose vraiment intéressante de cet éloge académique, surtout au lendemain du nouveau triomphe d'Hernani.

Sans doute, certains talents sont difficiles à remplacer, il en est même pour qui l'on ne trouvera pas de successeurs de même taille, mais ce cas ne saurait exister pour l'auteur de *Lucrèce*, on eût dû le comprendre.

L'Académie a repoussé plusieurs fois avec tous les honneurs dus à son rang, un écrivain de mérite, un critique éminent, pas toujours très impartial peut-être, mais qui en revanche est presque un savant en us, et qui en abuse. Pourquoi ? M. Guizot avait ses raisons pour cela, et l'on doit respecter la volonté des dieux. Cependant beaucoup de gens auraient encore préféré voir l'habit à palmes vertes en litige endossé par le traducteur d'Horace, plutôt que par le général Trochu ou le général Changarnier, auteur d'un article publié dans la *Revue des deux Mondes*.

Enfin, quoi qu'il en soit, et quel que soit celui des deux candidats qui doive l'emporter, si l'un des deux l'emporte sur l'autre, nous n'aurons plus qu'à nous couvrir la tête et à mourir ; mais avant nous crierons à l'illustre compagnie qui nous aura ravi la lumière, ces paroles qui retentiront encore dans les siècles à venir : Prenez-y garde, si la question de talent et d'érudition n'est plus qu'une question secondaire dans les choix de l'Académie, je vous prédis le jour où l'on verra Victor Hugo, Lamartine, et peut-être aussi M. Guizot lui-même, remplacés par un sergent-de-ville. Et ce jour-là sera le triomphe de la réaction académique !

VICTOR CHAUVET.

Encore la rosière.

Il avait été dit que le Réveil ne parlerait plus de la *Rosière de Cerdon*, au moins pendant un an ; mais il paraît que le petit article que nous nous sommes permis de publier a mis en émoi les vertus du pays. Il y a du bruit dans Landernau.

Depuis lors, c'est une avalanche de lettres, de réclamations, de gaudrioles de toutes espèces.

Notre bureau, si calme d'habitude, en est inondé. Il n'y a pas jusqu'à l'*Abeille du Bugey*, ce bon petit vieux journal de la ville de Nantua, qui, du fond de son trou, n'ait cru pouvoir se permettre un bourdonnement à cette occasion.

Ce petit chef-d'œuvre littéraire est signé Lustucru (un nom qui promet, mais qui ne tient pas) et, est entouré d'un assaisonnement à la sauce piquante de son rédacteur en chef, M. Arene.

Après l'éloge obligé des « formes vigoureuses » et de « la florissante » santé de toutes les Cerdoniennes, M. Lustucru veut bien nous apprendre pour quelle cause il n'y a pas encore eu de couronnement de rosière à Cerdon.

« Sachez-le bien, M. Frantz, les vraies (?) rosières ne manquent pas plus à Cerdon qu'à Nanterre. Au contraire, si jusqu'ici la dotation instituée par le généreux M. Chavant n'a pu avoir lieu, c'est l'embarras du choix qui seul en a été cause. Le jury, appelé chaque année à décerner cette glorieuse palme à la plus vertueuse des filles pauvres... relativement s'entend — dans cet heureux pays l'aisance est générale, — s'est trouvé dans la singulière impossibilité de se prononcer, tant les mérites de toutes les concurrentes étaient éclatants, et s'effaçaient, se balançaient réciproquement. De plus, — chose rare et admirable, — il s'est élevé, entre

« ces aimables filles un combat édifant de modestie, aucune ne voulant recevoir la couronne que, par une scrupuleuse délicatesse, elle aurait craint de ravir à une plus digne. Et puis, voyez-vous, elles sont prudentes les filles de Cerdon ; le mariage devant suivre la dotation, elles prennent du temps pour réfléchir et faire ce choix important ; elles redoutent tant de mettre la main sur quelque... »
« Frantz, ah ! pardon. »

Vraiment ce n'est rien moins que sublime, et nous espérons bien que ce merveilleux trait de désintéressement et de générosité ; « ce combat de modestie » figurera désormais dans tous les recueils d'histoires édifiantes.

Toutefois, ce n'est pas précisément ainsi que les robustes, les athlétiques dames de l'endroit écrivent l'histoire. Lisez, je vous prie, la lettre suivante qu'une d'elle a eu l'audace de nous écrire :

« Seriez-vous assez bonhomme, M. le rédacteur, pour écrire aux balivernes du père Lustucru ? c'est un enjoliveur !

« Un combat de modestie et de désintéressement ! allons donc ! nous sommes femmes, que diable !
« Vous êtes venu à Cerdon ; alors vous devez savoir qu'il y a une sainte Vierge au sommet de la montagne. C'est notre Fourvière à nous, notre petite Salette.

« Eh bien ! figurez-vous que pendant trois ans nous y avons grimpé tous les soirs (une ascension de trois quart d'heure), et c'était à qui ferait brûler le plus gros cierge devant la madone. On chantait des cantiques, on récitait des actions de grâces, etc... C'était éreintant et pas précisément gai... Mais c'est que dans ce temps-là nous voulions toutes être rosières ! Et si vous aviez vu comme on se regardait en douceur. Ah !... il n'y avait pas ombre de jalousie... croyez Lustucru... Les mauvaises langues qui ne respectent rien, ont bien prétendu que certains jeunes gens venaient s'égarer dans les défilés de la montagne, et que nous les rencontrions en descendant au clair de lune... Mais vous pensez bien que ça c'est des calomnies ; Lustucru vous a donné sa parole que nous sommes toutes des vertus, et que nous repoussons tous les Frantz qui se présentent.

« Mais cette course à la rosière, cette comédie de vertu ne pouvait pas toujours durer. Nous avons bien vu à la fin que nous usions notre jeunesse et nos souliers, nos grâces et nos cierges... et le reste, et que les rosières ne plaisent pas... à la caisse municipale.

« Pour ma part, j'ai envoyé promener les 3000 fr., et j'ai accueilli la demande d'un gros gars. Il est laid... mais il est solide, allez... et j'avais tant attendu !... Au moins j'ai la consolation de pouvoir dire qu'il m'a épousée pour moi-même. On n'aura pas les 3000 fr., c'est vrai, mais on a un joli petit chérubin, gras, gros, frais et rose. Je ne serai pas rosière, mais je suis une excellente nourrice.

« Et il y en a dix qui m'ont imitée.
« Lustucru termine ses compliments en annonçant six rosières pour l'année prochaine... Quelle cargaison !... mais c'est trop tard ou trop tôt... puisque nous sommes toutes mariées...
« Seulement je conseille à la génération qui pousse de ne pas trop brûler de cierges.

« Un dernier mot. Figurez-vous, M. le Rédacteur, que l'autre soir le père Lenflammé, le savant du pays, a dit dans une réunion où se trouvaient trois ou quatre des anciennes prétendantes, qu'il fallait demander un dédommagement à la commune, qui nous en avions le droit.

« Si c'était vrai?... malheureusement le père Lenflammé passe pour aimer un peu trop les procès ; mais qu'en pensez-vous ?

« En attendant le plaisir de lire ma prose dans votre journal, je suis, M. le Rédacteur,

« Votre gentille servante,

« AGLAË X...

« ex rosière. »

Le père Lustucru a bien voulu aussi nous avertir que nous manquions de renseignements, que nous n'étions pas suffisamment instruits sur les clauses du testament.

Nous allons donc littéralement l'écraser de la sûreté de nos informations.

Sachez donc, immortel Lustucru, que ce bon M. Chavant a disposé qu'une somme de 700 fr. ajoutée aux 3000, serait distribuée à chaque couronnement de la façon suivante :

500 fr. aux pauvres.
Et dire que « l'aisance étant générale dans ce bienheureux pays », la caisse municipale va se trouver éternellement embarrassée.

100 fr. pour le repas de noce.
Il faut bien qu'une rosière puisse boire du champagne et trinquer avec M. le maire.

Enfin, sachant pertinemment qu'une noce cerdonienne ne pouvait se passer d'une certaine pompe, le bienfaiteur a légué :

100 fr... aux pompiers de l'endroit. Quelle régalade !

Connaissait-il assez le cœur humain... des pompiers de Cerdon ?

Or, cher montagnard, s'il y a un encombrement de rosières et s'il n'y a pas de pauvres, que direz-vous relativement aux pompiers ?

Vous prendrez part au désespoir bien naturel de ce noble corps en songeant à toutes les douceurs qui lui sont ravies.

Et pourquoi ?

PARCE QU'IL N'Y EN A PAS.

Jules FRANTZ.

LES FOURMIS

PAGES D'UN JOURNAL INTIME.

(SUITE)

Dix jours après.

Je suis retourné à la fourmière rouge. Le mouvement d'émigration est dans son plein. Il devrait être terminé et il le serait assurément si la saison était moins rude. Les fourmis, surtout à l'époque de leur réveil, craignent extrêmement le vent et la pluie. Elles n'agissent délibérément que lorsque l'atmosphère, réchauffée, se fait tiède. Huber a dit qu'elles craignent le soleil. Je les ai toujours vues, au contraire, même au moment des chaleurs les plus fortes, s'y plaire et le rechercher.

Il est vrai que, dans certaines journées, lorsque l'air est plein d'électricité, quoique le ciel ne soit pas encore assombri par les nuages, elles restent obstinément dans la fourmière. Mais cela tient à ce qu'elles prévoient l'orage qu'elles paraissent redouter beaucoup. Et, en effet, si, vers midi, vous voyez la fourmière fermée et immobile, vous pouvez parier qu'il y aura de l'orage avant le soir. Est-elle close dès huit ou neuf heures, une pluie abondante tombera vers le milieu de la journée. Qui se serait attendu à trouver dans ces insectes d'excellents baromètres ! Je suis porté à croire qu'ils poussent même plus loin la prescience, et qu'ils devinent quelle sera la température générale de la future saison : du moins, j'ai remarqué que, si l'hiver doit être dur, ils rentrent beaucoup plus tôt, et que, si l'été menace d'être pluvieux et inégal, ils sortent beaucoup plus tard. A ce compte, l'été qui vient ne sera pas des plus beaux.

J'ai quelquefois pensé que, mes fourmis aidant, je pourrais me donner de faux airs de Mathieu de la Drôme. Vraiment, si l'on écoute la légende, ce n'est point un si sot métier d'écrire des almanachs ! Et qui donc serait assez hardi pour prétendre que c'est déroger ? Rabelais, notre maître à tous, en a fait, et c'est de là, nous apprend son biographe, M. Eugène Noël, que sortirent les joyeux contes pantagruéliques. Si cela devait me suggérer un chef-d'œuvre, je prendrais vite un bonnet d'astrologue. Mais non, décidément, je craindrais trop de rester au-dessous du *dou-ble Liégeois*.

« Et hop ! hop ! s'élança le galop retentissant, cheval et cavalier soufflent... » Ainsi chante la ballade de Léonore, et elle ajoute : « Les morts vont vite. » Mais ici je ne puis que dire : Les vivants vont vite et même très vite, car j'ai peine à suivre leur course bondissante à travers l'herbe touffue, les brindilles de bois et sous les feuilles sèches. Je ne sais si le cheval souffle comme celui du poème fantastique, mais il est terriblement pressé de se débarrasser de son fardeau. Il va droit devant lui, au milieu du plus formidable encombrement que l'on puisse imaginer, évitant les chocs, esquivant les rencontres, franchissant les obstacles. Il arrive enfin, se plonge dans la fourmière et se hâte d'y déposer l'esclave quelque peu étourdie et abruti de cette façon de voyager ; on n'en reverra guère de ces esclaves avant l'automne. J'en ai aperçu quelquefois, cependant, soit à l'époque des amours, en juin, où elles maintiennent un peu d'ordre dans la sage république soudainement affolée, soit lorsqu'une crise vient à se produire, un ébranlement communiqué à la fourmière ou la présence inopinée de quelques individus d'une espèce ennemie. Elles prennent part alors à la commune défense et veillent spécialement au salut des nymphes.

Que font, à l'intérieur de ce phalanstère, ces étranges serviteurs ? On s'en doute, mais on ne le sait pas. Les belles expériences de Huber nous ont appris que, sans eux, la *formica rufescens* ne saurait vivre. Le savant observateur en ayant enfermé trente séparées de leurs esclaves, mais avec de la nourriture en abondance, avec leurs larves et leurs nymphes pour les stimuler au travail, elles ne firent rien, ne surent pas même manger, et la plupart périrent de faim. Huber alors introduisit une seule esclave, qui se mit aussitôt à l'œuvre, nourrit et sauva les survivantes ; elle construisit quelques cellules, y plaça les larves et mit tout en ordre. — Il en est, à ce que je crois, exactement de même des sanguines. A plusieurs reprises, il m'est arrivé d'en transporter chez moi un certain nombre sans leurs esclaves (n'ayant pu parvenir à m'en procurer) ; j'avais beau les établir dans les conditions les plus convenables d'aération, de nourriture, et leur donner du sucre dont elles sont assez friandes, elles se laissaient mourir de faim.

(La suite au prochain numéro).

JULES LEVALLOIS

LETTE STÉPHANOISE

A Monsieur le Directeur du journal le Réveil.

Saint-Etienne, 23 juillet 1867.

Encore un sermon contre les livres penseurs en général, et le Réveil en particulier ! A St-Etienne comme à Lyon, il y a certains abbés qui s'avisent de nous livrer à la vindicte publique.

Aussi nos charmantes lectrices (style Thimothée Trimm), nous lancent des yeux flamboyants. Elles repoussent la feuille prohibée en répétant contre elle tous les anathèmes, toutes les malédictions dont a retenti la chaire sacrée.

Heureusement, le ciel en créant Jean Fick l'a si bien doué, qu'il peut sans effort supporter bien des misères, y compris même le dédain d'une jolie femme, si charmante qu'elle soit. Si Jean Fick n'est pas corrigé par les regards courroucés des dévotes, c'est que décidément il est destiné à mourir dans l'impénitence finale.

Ce qu'il y a de vraiment étrange, c'est qu'on ait toujours recours contre les livres penseurs aux accusations les plus extravagantes. Ils ne demandent qu'à pouvoir user de leur raison, à la prendre pour guide, même dans les questions d'orthodoxie, et, au lieu de discuter avec eux, on les accable de menaces et d'anathèmes, on les signale à la réprobation générale. Et quand ils entreprennent de se défendre, on crie au scandale; ce sont des Voltairiens qui attaquent MM. du clergé. Ils veulent saper la religion, ils sont des athées. — Dieu les a maudits, il faut les fuir comme la peste.

Mais vous avez dû, Monsieur le Directeur, vous apercevoir de l'effet produit par le sermon charitable du petit abbé. Il est parvenu à fixer l'attention publique sur ce journal maudit, qu'on appelle le *Reveil*, et, par suite, la vente a immédiatement doublé à St-Étienne.

Une foule de personnes raisonnables se sont trouvées saisies de l'envie de nous lire. Elles murmuraient tout bas :

- Qu'est-ce que le *Reveil* ?
- Un journal Paris-Lyon.
- On me l'interdit. Pourquoi ?
- Je ne comprends pas...
- Je voudrais bien le connaître...

Et, le diable aidant, on succombe à la tentation, se paie pour dix centimes de littérature impie, anti-religieuse, révolutionnaire, etc., etc.

(Ces messieurs vont très vite et très loin dans leurs déductions.)

Et nous avons un lecteur de plus, et pas des moins sérieux.

Le meilleur stratagème est de savoir tourner à son profit les fautes de l'ennemi. Il faut, quand on lutte, saisir le moment opportun pour prendre défaut, et dans l'escrime il faut se fendre à fond, mais juste au moment où l'adversaire va rompre.

C'est ce à quoi nous nous appliquons, lorsqu'on nous déclare la guerre.

Je pense que cette déclaration est honnête. Le temps me manque pour signaler aux lecteurs du *Reveil* une chanson pas du tout poétique, qui court les rues, à propos des prochaines élections.

Il est vrai que cela ne coûte que cinq centimes; mais ma foi... c'est trop payé.

Tout à vous,

JEAN PICK.

EN L'AIR.

PETITE CHRONIQUE.

A Toulouse, magnifique spectacle!... une solennité religieuse comme on en voit peu. Un cardinal, quatre archevêques et dix évêques!!! Aussi le prix des places... *tribunes du chœur*, est fixé à 6 fr.!! Vraiment c'est pour rien!

De quoi s'agit-il donc?

Il s'agit de fêter une nouvelle sainte, une sainte du cri, une sainte du 29 juin dernier.

Ah! comme on va se réjouir à Toulouse! Et quelle nouvelle source de richesses!... et de revenus.

**

Je plains bien M. le maréchal ministre de la maison de l'Empereur. Il ne reçoit que deux cent vingt mille francs par an de traitement!

C'est M. Jules Richard, le chroniqueur de la *Situation*, qui a fait le calcul.

Décidément les Français sont des ingrats. Et ils ne savent pas récompenser le dévouement!...

**

Encore une barbarie de moins dans notre législation française!

La contrainte par corps est enfin abolie! et Clichy a ouvert ses portes à ses 97 prisonniers...

C'est à minuit, paraît-il, que l'événement s'est accompli.

On ne dit pas si leurs créanciers sont venus les attendre à la porte avec un sacre pour les faire conduire dans leur famille.

Ils n'ont pas d'inspiration les Parisiens!

Voyez-vous d'ici la mine consternée qu'ont dû faire ces braves recors quand ils ont dit à leurs prisonniers : Au nom de la loi, — nous vous relâchons.

Que fera-t-on de Clichy?

Parbleu! on en fera une maison de retraite pour les créanciers malheureux et les recors sans travail.

**

Aujourd'hui 28 juillet, au théâtre des Variétés, pour les représentations de Mme Judith :

La Dame aux Camélias, comédie en cinq actes de Dumas fils.

Mme Judith jouera le rôle de Marguerite Gauthier.

M. A. Coste celui d'Armand Duval.

La soirée commencera à sept heures et demie par un vaudeville, et se terminera par les *Jurons de Cadillac*.

Nous croyons pouvoir annoncer à nos lecteurs que, vu le succès toujours croissant qu'obtient Mme Judith, l'administration du théâtre vient de traiter avec cette artiste pour une nouvelle série de représentations.

A l'étude : *l'Hamlet* de Dumas, le *Lion amoureux* et un autre ouvrage également de Ponsard.

**

M. Jules Favre est de nouveau gravement indisposé. Les pertes de sang ont recommencé, ce qui affaiblit beaucoup le fougueux partisan de la gauche, qui pourtant n'a pas voulu interrompre complètement ses travaux.

Pour la Chronique :

JULES FRANZ.

VIE

D'ARMAND LE BAILLY

(SUITE)

IV.

Le voilà de nouveau sur le pavé de Paris. De même qu'il s'était éloigné du quartier latin et de la ville bruyante et riche pour s'en aller chercher un gîte vers la Villette et Saint-Denis, il quitte le faubourg Saint-Germain, passe devant les Invalides et va demeurer dans un galetas, au n° 33 de l'avenue de la Mothe-Piquet. Il n'y est pas plutôt installé qu'il recommence ses courses, cherche à gagner un peu de gloire et un peu de pain, travaille sans cesse. Dur labeur! car il lui faut vivre et écrire ce qui fait vivre, je veux dire empêcher de mourir; des articles ennuyeux, des causeries, des nouvelles de peu d'attrait, aborder des sujets qu'il n'aime ni ne connaît. Et encore trouve-t-il rarement à placer ces élucubrations, à la vérité sans valeur, dans des publications éphémères ou vaines. Il périrait de faim, s'il ne trouvait presque chaque soir à la table de M. Borgella un repas abondant, qui ne va pas tarder à lui manquer. Son activité est extrême. Il collabore à une foule de petites revues, journaux, almanachs même. Il trouve des appuis dans MM. C. de la Bedollière, Alfred Michiels, Achille Jubinal qui lui font obtenir quelques travaux, insérer quelques productions. Il vit au jour le jour, fébrile, malade, sans repos, aujourd'hui désespéré, demain plein d'espoir, tenace. En novembre, il entre à la rédaction d'une revue importante quant au format, mais d'une bien triste espèce, la *Revue des Races latines*. Il s'y donne tout entier. Il écrit à Caen au sujet de comices agricoles, il en parle; il aborde bravement des questions complètement hors de sa compétence. Cela lui rapporte-t-il quelque argent? Il n'y paraît guère. Dans une lettre du mois de décembre 1859, parlant de l'époque qui nous occupe en ce moment, il écrit :

« Je voudrais rester dans les lettres où ma place se fait; mais, sans fortune, comment y penser, quand, l'hiver dernier, j'ai resté deux jours dans ma mansarde sans feu ni pain, et quand, le reste du temps, je vivais à la grâce de Dieu? C'est effrayant et sinistre. »

Quel que fût son courage, il avait des instants d'abattement où il laissait sa plume inerte dans son encrier, se croisait les bras, s'écouait souffrir et cessait de composer, car plus bas, dans la même lettre, il dit :

« J'aurais voulu travailler, eh bien! ce qui de la faim paralysait mes forces totales. »

On le voit, ce n'est pas ici la joyeuse Bohème de Henri Murger et de Gérard de Nerval; celle du moins qu'ils font rêver. La leur, leur Bohème libre, insouciant, a pour compagne obligée la santé des jeunes fortes et avec elle les amours et les longs espoirs. Surtout elle a pour soutien, pour témoin, pour charme la camaraderie. Et lui, le pauvre poète han-normand, il est malade et il est seul : il n'a pas d'argent pour aller, le soir, aux brasseries s'étourdir dans des conversations vaines, se retremper parfois dans un entretien sérieux. Le petit nombre de jeunes gens qu'il connaît ne recherche guère sa société, et lui ne tient pas à eux. Quand il n'est pas sollicité auprès de la presse et de ses maîtres, c'est un solitaire. Aux heures où il s'oublie en des rêves de temps meilleurs, il se sent peut-être attiré vers l'amour, vers la confraternité, vers une existence moins isolée; mais ces heures-là passent rapides, sont lentes à revenir. La pauvreté, la souffrance l'accablent, tuent ses aspirations au moment où elles éclosent. Sa jeunesse est pâle, débile; elle n'échauffe pas ses membres grêles; son cœur seul est chaud, mais se consume dans la mélancolie et l'abandon. Jamais une femme n'égaie de son rire clair le logis froid, nu, monotone du poète. Tout seul il se

lève; tout seul il travaille, un travail qui n'est pas d'inspiration, mais un labeur mercenaire; tout seul il rôde par les rues, souffreteux, mal vêtu, toussant; tout seul il se couche en son quartier triste, retiré, de bonne heure endormi. Et il avait vingt ans et il était poète, c'est-à-dire éminemment sensible et pâtissant deux fois!

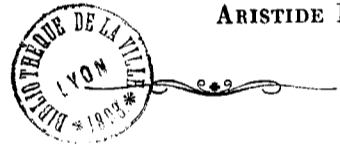
L'hiver 1858-1859 fut rude à traverser pour lui. Les déceptions, les dégoûts une tâche ingrate et prescrite, la faim, le froid, la maladie s'acharnèrent sans pitié sur ce faible corps. Dans cette misérable chambre que nous visitons naguère, bien des heures ont coulé lentes, grelottantes, désespérées pour ce pauvre enfant, quand, le jour comme la nuit, il pleuvait par la cheminée dans son âtre sans feu, et que la bise mouillée et sifflante ébranlait la fenêtre mal close!

Et cependant il travaillait; il battait ses flancs avec ses mains roides de froid dans lesquelles il ramenait ainsi la chaleur, et il écrivait ces productions éphémères qui ne lui gagnaient pas le pain sec qu'il mangeait. Il collaborait de tout cœur, avec activité, aux *Races latines*; en février il écrivit à M. Hippeau à leur sujet; le 24 mars il lui demanda des abonnés pour cette revue. Mais la première période de son existence à Paris, sa première campagne était terminée; elle l'avait brisé. Au moment où l'air se faisait plus doux, plus clémente aux malheureux, et sollicitait les bourgeois sur les ormes qui s'élevaient en face la maison que le poète habitait, il tomba entièrement malade, ne put plus se lever.

Pas d'argent, pas de médecin, pas de remèdes, pas de garde-malade, pas plus qu'un visage ami à son chevet. Alors de sinistres visions, des réalités poignantes passèrent devant ses yeux, dans cette fièvre qui brûle le poitrinaire étendu sur son lit mouillé d'une sueur de mort. L'hôpital, si redouté de l'homme de la province, lui apparut fatal, dévorant, avec ses longs rangs de lits égaux, son air morbide et tiède, ses plaintes, ses douleurs, ses gardiens, ses sœurs de charité, ses morts qu'on enlève à côté de vous. D'une main effrayée plus encore que défaillante, il écrivit sa position à sa famille. Son père arriva lui-même à Paris et ramena son fils aîné mourant à Gavray.

(La suite au prochain numéro)

ARISTIDE FRÉMINÉ.



THÉÂTRES DE LYON

Je ne sais si le colonel de la légende et de l'Africaine à barbe est content, comme c'est son devoir, mais j'avoue, pour ma part, être très satisfait des spectacles que nous offrent alternativement les directeurs du Théâtre-impérial et des Variétés. Les meilleures comédies du répertoire défilent tour à tour sous nos yeux, et si l'ensemble n'est pas toujours parfait, si les artistes en représentation font tache quelquefois au milieu de leurs partenaires chargés de leur donner la réplique, on peut du moins applaudir franchement les sentiments qu'ils expriment en belle et bonne prose, comme aussi la bonne volonté de leurs *impresarios*.

MM. d'Herblay et Blanchereau luttent, a-t-on dit, avec énergie et émulation; nous voudrions voir leurs efforts à tous deux amener une entière réussite, et cependant nous n'osons leur prédire autre chose qu'un succès d'estime. Ce retour à la comédie a lieu dans des conditions atmosphériques trop désavantageuses pour qu'il puisse être fructueux. Le public élégant — qu'on est convenu, je ne sais pourquoi, de nommer le public d'élite, — sans doute parce qu'il occupe les places les plus chères, — le public élégant, dis-je, a déserté la ville et les théâtres pour se rendre, qui aux eaux, qui à l'Exposition, qui à sa maison de campagne, et se soucie fort peu d'Adrienne Lecouvreur ou d'Héloïse Parquet. Et la population des quartiers laborieux, dont le budget extraordinaire est, depuis de longues années déjà, plus que modique, préfère à ce spectacle de l'esprit où l'on étouffe et où l'on paye, celui moins recherché peut-être mais plus grandiose, de la nature, qu'on peut avoir gratis et contempler à satiété.

Que malgré les efforts inouïs faits par les directeurs pour attirer le public chez eux, un petit nombre seulement de spectateurs réponde à leur appel, cela est regrettable; mais s'ensuit-il qu'il faille déclarer que la comédie est morte et chanter, en même temps que son office funèbre, celui du bon goût des masses?

Ce serait une hérésie que de le déclarer. Cette abstention n'a rien d'anormal, elle n'a rien qui doive nous étonner, car l'élévation de la température amène toujours l'abaissement des recettes,

et nous ne serions guère en droit de nous en plaindre si nous ne savions de source certaine que les établissements tels que le Casino, continuent à ne pas désespérer.

Voilà où se trouve l'écueil; ce ne sont pas les théâtres de création récente, mais bien les endroits si improprement dénommés *cafés-concerts* qui portent un préjudice réel à nos grandes scènes. Il y a tout lieu d'aviser, car ces établissements, à l'aide de leur ignoble répertoire de choses sans goût et sans pudeur, aux émanations malsaines, vicieuses l'atmosphère intellectuelle du peuple, obscurcie déjà par le défaut d'instruction. Quels sont, dès-lors, les moyens à employer pour combattre leur pernicieuse influence et leur regrettable attraction? Je pose la question sans avoir, pour le moment du moins, la prétention de la résoudre; elle mérite un sérieux examen.

Proposer à un directeur, subventionné ou non, de convertir sa salle en taverne ou en estaminet paraîtrait peut-être un peu risqué; transformer pendant les mois d'été, le parterre en baignoires véritables et l'emplacement des fauteuils d'orchestre en une vaste piscine le serait davantage encore; établir, à chaque entrée, une distribution de sorbets deviendrait dispendieux; créer des parterres fleuris aux allées sablées, des grottes artificielles et des fontaines jaillissantes serait à la fois plus cher et plus difficile. On pourrait, il est vrai, améliorer la ventilation de nos salles de spectacle et spécialement celle du Théâtre des Célestins; ce serait une première réforme très utile, en attendant qu'un système quelconque ait été adopté qui puisse être facilement mis en pratique.

Les représentations de Mesdames Judith et Delaporte, en tenant compte des observations que je viens de présenter, sont relativement très suivies. Je n'ai pas à revenir aujourd'hui sur l'appréciation que j'ai faite du talent de celle-ci. Son succès a été considérablement pendant ses dernières représentations, et il s'est définitivement affirmé dans le rôle de Camille d'Héloïse-Parquet; je n'ai rien cependant à retirer de mes observations primitives. Mlle Delaporte est une ingénue charmante, pleine de grâce, de malice, d'enjouement; elle évite, — et elle a raison, — les mièvreries fades de la plupart des ingénues de province, et les remplace par un jeu rempli de tact et d'esprit de bon aloi; elle sait côtoyer hardiment les écueils, et ne pas franchir les limites que lui impose la nature de ses rôles, mais elle doit rester elle-même et ne pas tenter d'excursions dans le domaine d'autrui. Elle s'exposerait alors à se faire rappeler la maxime de bon Lafontaine: Ne forçons point notre talent...

J'ai des éloges sans réserve à donner à Mme Judith ou, pour mieux dire, à Mme Bernard-Derosnes. L'éminente comédienne n'est autre en effet que la traduction émoivante des divers romans anglais de miss Braddon : *la Femme en blanc*, *le Secret de miss Aurore*, etc. C'est une véritable grande artiste, jouant avec âme et passion, une femme qui a su, pour me servir des termes d'un de ses rôles, garder des nobles sentiments qu'elle exprime chaque soir devant un public enthousiaste autre chose que de les dignement exprimer.

Sa voix est essentiellement dramatique, son jeu naturel et fier, son geste imposant et majestueux; elle excelle à rendre les passages déchirants de ses rôles, tout en restant dans la mesure exacte de l'expression véritable sans recourir à l'emphase ou tomber dans la déclamation. Elle a dit avec beaucoup de charme et de vérité les deux grandes scènes du troisième et du quatrième acte de *la Fiammina*; nous l'avons vue tour à tour hautaine, froide, sensible, coquette, amoureuse, spirituelle dans les deux rôles de *la Pluie et le beau temps*, et de *la Dame aux Camélias*. Mais où elle s'est montrée comédienne consommée, c'est sous les traits d'Adrienne Lecouvreur. Il est impossible de mieux rendre la folie et le désespoir de la pauvre femme qui se croit trahie et délaissée pour une rivale; il est impossible surtout de dire avec un sentiment dramatique plus développé, avec une expression plus vraie, avec une fureur concentrée plus énergique et plus grandiose la magnifique tirade de Phèdre. Ce n'était plus, à la suite de cette scène, de l'admiration que ressentaient pour elle les spectateurs, c'était de l'enthousiasme, de la frénésie, c'était presque du fanatisme. Une artiste a droit d'être fière de semblables succès entièrement spontanés et auxquels des claqueurs salariés n'ont aucune part.

A ce propos je ferai cependant remarquer que les acteurs des Variétés feront bien de s'abstenir toujours, lorsqu'ils assistent aux représentations, de provoquer les applaudissements; c'est, de leur part, une tactique inhabile, et que nous ne pouvons pas plus admettre aux Brotteaux que sur nos scènes subventionnées.

M. Armand Coste a fait, m'assure-t-on, une création fort originale dans les *Jurons de Cadillac*; il a, du reste, été très convenable dans les différentes pièces qu'il a jouées avec Mme Judith. Mais quelle déféction d'organe! Nous aurons sans doute à émettre par la suite une opinion définitive sur le talent, si contesté jadis, de ce jeune artiste.

Deux bons points à M. Taléon; un souvenir à Bertholet.

ALFRED DEBEAUCY.

Le Gérant : REYMOND.

LYON. — IMPR. DE V. TH. LÉPAGNE, PETITE RUE DE CUIRE, 10.